

# L'Émigration Basque

---

## ÉTUDES

(Suite)

---

### II

L'inquiétude atavique, c'est la *raison de sang* de l'émigration basque: l'organisation de la famille en est la *raison de vie*; en d'autres termes, l'émigration est la conséquence naturelle et forcée du *modus vivendi* des Basques, de leur constitution en familles-souches. En effet, dans ces sortes de communautés, «les parents gardent et marient seulement auprès d'eux l'enfant qu'ils instituent héritier... Les autres enfants qui veulent se marier émigrent séparément» (1).

Dès lors, pour peu que le pays se prête mal à l'immigration, —soit en raison de sa nature ou de ses limites, soit en raison du régime économique ou social; —l'émigration au loin est de rigueur. C'est le fait qui a lieu en pays basque. Je veux bien que bon nombre de cadets émigrants trouvent à se caser dans les familles du pays en épousant des héritières, mais il n'y a qu'une héritière par demeure, et les demeures son limitées et les cadets sont légion. Et comme il y a en moyenne quatre ou cinq enfants par famille, on peut compter trois ou quatre émigrants disponibles par foyer.

Par ailleurs, il ne faut pas songer à se bâtir un nouveau nid pour soi et sa campagne: les oiseaux seuls ont le secret de ces idylles; ici, tout

---

(1) Le Play, *Méthode sociale*, p. 457. Tours, Mame, 1879.

le monde est propriétaire et tout le pays est déjà réparti: tous les champs, tous les bois, tous les prés sont rattachés à un domaine, un domaine séculaire, cent fois rebâti et jamais fractionné. Je sais, il y a la ville: à Mauléon on vend de la terre sur la nouvelle rue qu'on a tracée du nouveau pont à la nouvelle gare. Mais une maison sans la large couronne de châtaigneraies et de vignes! Quatre mètres carrés de pierre et de chaux pour un paysan! Et alors il ne reste que le lointain. Le lointain, ce sera peut-être pire; mais c'est toujours le lointain!...

S'il est vrai que l'émigration est une conséquence forcée de la constitution en familles-souches, il nous faut conclure aussitôt qu'elle exista de tout temps en pays basque, car la famille-souche y est séculaire. Et, de fait, il en est bien ainsi. Nous en avons d'abord cette preuve *a priori*, que si la désertion des cadets s'était produite subitement, les villages basques se seraient soudainement dépeuplés; or, dans le laps de temps où elles jetaient plus de quatre-vingt-mille émigrants sur les plages du Nouveau-Monde, les Basses-Pyrénées ne diminuaient pas tout à fait de cinq mille âmes (1). De plus, comme les vallées basques ne purent jamais abriter qu'un certain nombre d'habitants, à peu près égal au nombre actuel, force est de conclure que l'excédent devait bien aller ailleurs. Mais où allait-il?

Tout d'abord, notons que l'émigration dans sa forme moderne, l'émigration aux Amériques, n'est pas nouvelle: le nom seul, dont les Basques désignent leurs frères d'outre-mer, *Indianoak*, les Indiens, prouve l'ancienneté de la tradition. Au XVIIe siècle nous trouvons déjà plusieurs familles basques établies au Pérou (2). Vers le même temps, des cadets de famille rentrant dans leur province, après fortune faite en Amérique, font bâtir à Hernani et en divers points du Guipuzcoa de superbes palais (3). Mais il reste pourtant que l'Amérique n'a été qu'en ce dernier siècle le grand débouché aux vastes émigrations euska-

---

(1) Il est clair que toutes les pertes ne se sont pas également réparties dans tout le Pays basque. Certains villages furent soumis à des courants plus intenses d'émigration, tandis que d'autres demeuraient à peu près stationnaires. Ainsi, au témoignage de M. Etcheverry (*Monographie de la commune de Saint-Jean-le-Vieux* — Concours de la Société des Agriculteurs de France 1897, p. 297), la petite ville de Saint-Jean-le-Vieux, en Basse-Navarre, tomba de 1.434 hab. en 1792, à 1.135 en 1856, et à 884 en 1896.

(2) F. Serrato: Algunas familias vascongadas avecindadas en Lima en el siglo XVII.— *Euskal-Erria* (de St-Sébastien), 30 janvier 1907.

(3) *Pèlerinage d'un paysan picard à St-Jacques de Compostelle au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle*, publié et annoté par le Baron de Bonnault d'Houët, p. 50. Montdidier 1890.

riennes. Où donc se portaient, jusqu'ici, tous ces cadets en quittant les demeures natales?

La question se pose à peine pour les siècles qui précèdent la rigoureuse fixation des frontières des grands Etats, A cette époque, beaucoup moins resserrés entre des limites que pouvaient élargir à leur gré l'invasion ou la guerre, les Basques n'avaient nullement ressenti le besoin de chercher au loin des terres vierges. Quand la vallée se faisait trop étroite aux enfants trop nombreux, les jeunes barbares envahissaient le pays voisin: «Garde las frontières de la patrie, écrivait au comté Galactorius, Fortunat, évêque de Poitiers (699). Que le Cantabre te redoute; que le Vascon *errant* craigne tes armes et ne se confie plus à l'appui qu'il trouve dans les rochers des Pyrénées (1)». De 627 à 766, les Vascons occupèrent tout le pays entre la Garonne et l'Ebre: Pépin les refoula vers les Pyrénées; puis les royales pirateries des souverains ravagèrent ces vastes plateaux de Navarre, où des noms purement euskariens ne marquent, plus que des solitudes, les Basques ayant dû abandonner un pays déboisé, pillé et pelé par ces splendides bandits. Alors commença ce mouvement d'émigration, d'abord timide et de vol court, auquel la découverte de l'Amérique et son occupation par les Espagnols, vint; donner son complet essor. Les cadets du pays basque-français trouvèrent, souvent un emploi dans les petites troupes de leurs seigneurs. A la suite du châtelain, ils allaient, dans les provinces voisines faire le coup de main ou rançonner les terres des maisons rivales. C'est, ainsi que, durant toute la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XV<sup>e</sup>, les puissantes factions de Luxe et de Gramont, en Basse-Navarre et celles des *Gamboínos y Oñezinos* en Biscaye occupèrent, sous leurs ordres, d'importantes troupes de cadets du pays (2). Il est même à croire que, durant, toute cette période de guerre civile, où chaque petit seigneur devait vivre sur la défensive, la conscription dut suffire amplement à occuper les bras que ne retenaient plus les travaux du foyer natal.

Mais, bientôt, les Basques vont chercher du service au delà de leurs frontières. En 1282 on voit figurer un corps de Basques dans l'armée anglo-normande qui a conquis le pays de Galles (3). En 1492, plusieurs Souletins servent, à Dax, en qualité d'archers, dans la compagnie du seigneur de Gramont. En 1525, il y a trois mille Guipuzcoans et Navarrais à Pavie. En 1540, on compte des Basques parmi les pages de la véne-

---

(1) Venant. Fortunat. Carmin., lib. X. Carm. ult.

(2) Jean de Jurgain, *Quelques Légendes poétiques du pays de Soule*, p. 15-25.

(3) Aug. Thierry, t. IV, p. 187.

rie de François I<sup>er</sup>, les archers de la garde du roi, les compagnies de cheveu-légers et les mousquetaires. Ceux qui ne vont pas prendre du service au loin trouvent un emploi dans les milices de Soule, au régiment de Royal Cantabre (1).

Mais le service aux archers du roi ou aux mousquetaires n'était guère accessible aux cadets de mince origine. Pourtant, comme il fallait aller chercher du pain, les petits paysans traversaient la frontière espagnole et se louaient comme bûcherons ou briquetiers pendant la belle saison. D'autres partaient pour Paris, sans doute avec le même léger paquet rouge des émigrants d'aujourd'hui, arrivaient par étapes à la capitale et s'embauchaient comme valets. Ils eurent leur célébrité à la fois pour leur attachement fidèle et pour leur dextérité à bâtonner les gens sur l'invitation de leurs marquis, car, en ces temps barbares, M. le procureur de la République du tribunal civil de Saint-Palais n'avait pas interdit le port —et l'usage— du *makila* (2).

Aujourd'hui encore, un courant, bien mince à la vérité, dirige en ce sens nos paysans basques. Ils entrent comme domestiques, de préférence dans les grandes familles, et ils s'attachent à elles quand ils y rencontrent les traditions patriarcales qui étaient en honneur dans leur vallée. Ainsi qui a pu lire la vie du saint prélat aveugle, Mgr de Ségur, sans s'attendrir sur «le bon et fidèle» Méthot? (3) Qui n'a pas aimé dans les

(1) Ce régiment était composé exclusivement de Basques et dura jusqu'à la veille de la Révolution. On conserve dans l'église de Saint-Étienne-de-Sauguis, en Soule, un pennon de trompette provenant sans doute des familles de Béla ou d'Uhart, des châteaux de Saint-Étienne et de Sauguis, qui comptèrent plusieurs majors et lieutenants-colonels du Royal Cantabre. Sur le velours cramoisi, on peut lire encore, en ors fanés, la devise du régiment: *Bellicosus Cantaber non pluribus impar*.

(2) Dans une nouvelle édition allemande de *A Travers la France* par A. Chalamet (Collection de la Schulbibliothek Französischer und Englischer Prosaschriften aus der neueren zeit, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung), le D<sup>r</sup>Max Pflanzel a publié une intéressante et minutieuse description du *makila*, due à la plume de notre ami M. le chanoine Daranatz, secrétaire de l'Evêché de Bayonne.— *Op. cit. p. 100* (1<sup>re</sup> édition, 1907.— Sous signalons ce curieux passage pour le cas où, les décrets du tribunal de St-Palais ayant fait disparaître le *makila* de la face de la terre, on en voudrait retrouver un jour l'exacte photographie.

(3) *Marquis de Ségur: Souvenirs et récit d'un frère*. Paris. Bray. 7<sup>e</sup> édition, t. II, pp. 6-10 et passim. «Méthot, Basque de naissance, était aîné de famille, et dans ce pays où les vieilles traditions s'étaient religieusement gardées, la maison et l'héritage paternels demeuraient, en dépit du Code civil et par un accord volontaire entre les enfants, la propriété du fils aîné qui assurait l'établissement de ses frères et sœurs. Pour s'attacher irrévocablement à M<sup>r</sup> de Ségur, il fallait que Méthot renonçât à ce privilège de naissance en faveur de son second frère, et s'en remit à son maître du soin de récompenser ce sacrifice. Il n'hésita point... Il ne faillit pas un seul jour dans

*Mémoires* du maréchal de Castellane ce brave petit Ayhartz qui suit son maître dans toutes ses campagnes, est fait prisonnier à Wilna, ayant les pieds et les mains gelés, se sauve deux ans plus tard, traverse la Russie, coupant les cheveux et taillant les barbes pour gagner son pain et son samovar, et rejoint enfin ses anciens maîtres avec trois francs dans la poche ? (1)

Mais le service domestique dans les villes est surtout la forme d'émigration des jeunes filles. Pour aller en Amérique les femmes ont besoin d'émigrer avec un père, ou un mari ou tout, au moins un frère aîné. Si elles sont toutes seules à quitter le foyer natal elles tâcheront de n'aller pas trop loin chercher un emploi. Beaucoup se placent dans le pays même, chez les voisins ou au service des ménages bourgeois de Tardets et de Mauléon. Là elles apprennent un peu de français, de tenue du linge, de cuisine, et, riches de ce petit acquis, rentrent chez elles pour attendre l'oiseau bleu et former avec lui un nouveau ménage.

Notons en passant que le service domestique n'implique, dans les mœurs du pays, aucun cachet d'infériorité. Des filles de riches paysans vont se placer pour un temps chez des paysans — peut-être plus pauvres — ou chez les châtelains du village. Le petit Basque qui écrit ces lignes ne parierait pas du tout que les bonnes qui l'habillaient, voici quelques lustres, ne sont, pas à cette heure un peu plus riches que lui. Et de fait, si ces braves filles sont reçues au foyer voisin avec ce respect et cette hospitalité que j'ai dépeints ailleurs (2), quelle note de déchéance — ou de pitié — pourrait bien s'attacher à elles ?

En revanche, le placement au loin, s'il est considéré comme d'un plus grand rapport, est regardé aussi comme inférieur. Les familles aisées

ce rôle si difficile de serviteur d'un aveugle. Et si jamais serviteur n'eut un meilleur maître, jamais maître n'eut un pareil serviteur.

«Un camarade militaire de Méthol, Urruty, Basque comme lui et comme lui chrétien fervent, vint compléter la maison de M<sup>e</sup> de Ségur et resta également à son service jusqu'à la fin.»

(1) L'ouvrage auquel nous nous rapportons est plein d'anecdotes fort intéressantes qui complètent la physionomie de notre petit Basque. Ainsi; en 1826, Castellane voyage à cheval en Andalousie. Un jour, sur la route de Cadix à Gibraltar, on fait étape dans la sierra et l'on soupe aux frais d'un bon *labrador* qui ne s'en doute guère, «Mon bon serviteur Ayhartz nous fait la soupe. Il est allé chercher un mouton dans un troupeau pour nous et les chasseurs, il l'a abattu et le fait cuire. Ayhartz qui m'a accompagné dans toutes mes campagnes est accoutumé à ces sortes d'événements.» En 1837, Ayhartz assiste le père de Castellane mourant, «ne le quittant ni le jour ni la nuit et semblant fondre son existence dans celle de son maître. Il mourut très vieux sans avoir quitté la famille de Castellane pour qui il fut toujours plus qu'un serviteur».

(2) Dans la revue *Les Études*, 20 novembre 1906, p. 442-445.

n'enverront guère leurs filles à Bordeaux ou à Paris. Hélas! l'expérience est là pour leur dire ce que deviennent souvent ces pauvres femmes parties de leur vallée naïves et saines et qui, là-bas, ignorant tout, jusqu'au parler du cocher ou du fils de maison — tant pis pour le rapprochement! — deviennent la facile et lamentable proie du premier venu 1). D'autres, sans en venir là, prennent au contact de la mode je ne sais quel pédantisme et retournent de loin en loin au vieux pays étonner avec leurs absurdes chapeaux leurs parents demeurés terriens.

### III

J'ai tâché de démontrer, d'abord en théorie, puis par l'histoire, que l'émigration basque provient, en première ligne de *l'inquiétude atavique* et de la *constitution de la famille*. Il me reste à dire un mot de deux ou trois «causes secondes» qui viennent aider ces deux mobiles principaux.

Rien n'est plus courant que la théorie qui attribue à l'horreur de la sujétion militaire l'affluence des jeunes Basques vers les libres rivages du Nouveau-Monde: et, de fait, il n'est pas impossible que cette répulsion ait motivé plusieurs désertions dans les débuts. Notez pour l'explication de ce phénomène, que la conscription militaire, dans sa forme rigide, égalitaire et rigoureuse du jour, est une chose relativement nouvelle pour les Basques. Tant que durèrent leurs *fors* ou privilèges,— c'est-à-dire jusqu'à la Révolution,— les habitants du Labourd, de la basse Navarre et de la Soule n'étaient pas soumis au service, militaire, ou, quand ils y étaient obligés, ils avaient droit à le remplir dans le pays même et sous les ordres de chefs euskariens. «Les habitants de ces provinces, écrivait au XVIII<sup>e</sup> siècle un pèlerin de Saint-Jacques, ont le droit que la reine ne leur demande pas de milice. Mais au contraire en revanche, ils ont tous ordinairement le cœur si généreux qu'ils se piquent par eux-mêmes de lever dans leur province de 13 à

---

(1) Un rédacteur labourdin *d'Eskualdun Ona* racontait récemment (15 novembre 1907) qu'en causant, un jour, avec un ami, sur le bord de la route, il rencontra un soldat: «Ikhusi duzu gizon gazte hori? lui dit son interlocuteur. Ezkondua da; haur baten aita. Emaztea joana zuen haurrarekin amaño Pariserat. Bulharreko haur dohakabea igorri dio Parisetik Eskual-herriraino treinez norbeitekin emazte bihotz-gabeak, bere senhar soldadoari. Eztuela zeren ibil nehon haren bilha; ontsa dela Parisen; bainan ez senharrak ez ahaideek eztutela hura den tokia sekulan hatzemanen.» E. O. *loc. cit.* Art: *Hirirat sehi*.

Pour prévenir de pareilles misères des œuvres ont été fondées clans plusieurs villes, notamment à Bordeaux, St-Sébastien et Bayonne, en faveur des servantes basquaises. Elles sont toutes fort prospères. Sur la *Société de Sainte-Anne*, de Bayonne, voyez l'article cité: *Hirirat sehi*.

14,000 hommes de milice pour le service du roi, qui ne sortent jamais du pays : mais en cas que le roi en ait besoin dans ces environs, ce sont les premières troupes portées pour la défense du pays, Ils les habillent, nourrissent et eutretiennent à leurs dépens.» (1) Le régiment de *Royal Cantabre*, puis les *Chasseurs basques* du maréchal Harispe groupèrent ainsi les conscrits du pays pendant les trois derniers siècles d'indépendance. Brusquement rangés au régime commun par le petit niveleur d'hommes débarqué de Corse, et, décimés à sa suite en Russie et en Espagne, les Basques ne purent guère s'éprendre d'un beau feu pour un genre de vie qui les incorporait en somme parmi des étrangers — de race, de langue et de nom— et jurait fort avec les traditions patriarcales de leur vallée.

Mais, en fait, je croirais plutôt, avec M. Olphe-Galliard, que l'insoumission et la désertion proviennent du besoin d'émigrer, de «l'inquiétude atavique», non de la crainte du service. Cette répulsion ne s'explique pas chez des jeunes gens admirablement prédisposés aux exercices physiques, et qui sont, de l'avis unanime des chefs, d'excellents soldats; surtout elle ne justifie pas la proportion incroyable des insoumissions. Conçoit-on six mille jeunes montagnards (c'est le nombre des insoumis que compte actuellement à lui seul le recrutement de Bayonne) soudainement saisis de terreur à la perspective de deux ans de séjour à Rayonne, Tarbes ou Montauban? On me parlait récemment d'un petit Souletin du village de Barcus, en garnison à Auch. C'était un excellent troupier, très populaire à la chambrée pour son entrain et son français pittoresque, et fort estimé de ses chefs. Un beau jour, obéissant à on ne sait quelles aspirations vers l'inconnu qui le minaient sourdement, il profile d'un congé de Noël pour passer la frontière d'Espagne, non sans

---

(1) *Pèlerinage d'un paysan picard ci Saint-Jacques de Compostelle*, p. 146.— Il est à remarquer que les gouvernements ont toujours eu une tendance à grouper leurs recrues basques eu un régiment homogène. Déjà César Auguste, après sa campagne contre les Cantabres, avait formé de jeunes Calahorritains la garde d'élite à qui était confié le *Cantabrum*, ou *Labarum*, et qui de ce chef s'appela le bataillon des *Cantabrarii*. Dans nos temps modernes, le général Murat forma sa garde de trois cents jeunes Basques. A Iéna, le 4<sup>e</sup> léger était composé de Basques. Enfin, plus récemment, on a parlé, dans divers cercles d'officiers supérieurs, de former des compagnies de chasseurs pyrénées où on utiliserait les aptitudes des Basques à la marche en montagne. En attendant, on groupe assez habituellement nos Navarrais, Labourdins et Souletins en équipes de deux ou trois cents qu'on encadre dans diverses armes. Ainsi l'an dernier le recrutement de Bayonne a fourni trois cent cinquante Basques aux garnisons de Constantine et d'Oran. Notons enfin que les Basques espagnols ont gardé jusqu'à ce jour leurs milices locales, les compagnies de *Miqueletes* ou *Miñonak*, exclusivement composées d'Euskariens et vouées à la sûreté des *Provincias Vascongadas*. Le principe d'égalité est encore en retard de l'autre côté des Pyrénées.

renvoyer à son capitaine, par un scrupule d'honnêteté, son pantalon rouge et sa capote bleue. C'est un trait fort juste de la psychologie vraie du Basque déserteur ou insoumis (1).

Avec Francisque Michel (2), je mettrais encore l'émigration basque au compte des partages ruineux et du morcellement des domaines; mais je l'attribuerais aussi, pour une forte part, aux sollicitations violentes des compagnies de colonisation et aux manœuvres souvent odieuses de leurs agents trop intéressés (3). Le mouvement de 1832 fut imprimé par une maison anglaise, *Lafone and Wilson*, qui essayait de peupler ses établissements agricoles des environs de Montévidéo, Il suffit d'ouvrir un journal du pays pour voir s'étaler largement, dans les deux langues, les propositions les plus alléchantes. Ces dernières années, en particulier, une société, dont le siège est à Paris, 10, rue de Rome, a mené grand bruit en faveur de l'émigration au Canada. Voici une réclame qu'elle fait insérer en basque dans les journaux de la région:

«Au Canada, ancienne possession française, il y a sûrement deux millions de personnes parlant français. Air salubre. Sol on ne peut meilleur. Belles pièces de terre. Pêche ou chasse, tout permis. Chemins de fer dans toutes les directions. La vie beaucoup moins chère que dans nos contrées.

»Soixante-trois hectares des meilleurs terrains donnés gratis par le gouvernement à l'homme âgé d'au moins dix-huit ans, et aussi à la veuve ayant des enfants.

«Celui qui veut aller là-bas peut faire le voyage à bon marché, pres-

(1) Notons d'ailleurs que malgré le nombre de ses insoumis le Pays Basque ne mérite pas du tout l'accusation de ne point payer sa part d'hommes à la commune patrie. Les familles nombreuses et les belles qualités de la race lui permettent de fournir à la France un de ses plus beaux contingents: 9.51 soldats maintenant sur 1,000 habit., contre 7,91 sur 1,000 pour le reste de la nation (Etcheverry: *L'Emigration dans les B.-P.* p. 10).

(2) *Le Pays basque*, 1857, p. 195.

(3) Certains agents d'émigration touchent une prime de 20 fr. par individu embauché. Quant aux Sociétés, il en est qui encaissent 30% par émigrant raccolé. N'est-ce pas une forme toute moderne de la traite des Blancs? Nous ne saurions trop applaudir à l'initiative du gouvernement espagnol qui par sa dernière *Ley de emigración* (22 décembre 1907), a interdit formellement ces odieuses *Agences*, «Compañías extranjeras, explotadoras que hacen á veces invidiar á los emigrantes la suerte de los esclavos negros de nuestras antiguas colonias.» (*Lectura dominical*. 7 dic. 1907).

M. L. Etcheverry cite encore parmi les causes de l'émigration certains événements plus éphémères, tels que la cherté des grains en 1847, les maladies de la vigne en 1856, la disparition de certaines industries locales, et jusqu'à la diminution de la contrebande «qui était une véritable industrie pour des milliers d'individus». *L'Emigration dans les B.-P.*, p. 6.



que à moitié prix. Aux laboureurs, dès leur arrivée, on donnera une bonne place, de manière à bien gagner.

»Les servantes et les domestiques pourront avoir toutes les places qu'ils voudront.

»Que celui qui veut d'autres détails les demande à cette adresse: M. le Commissaire général du Canada, 10, rue de Rome, à Paris.»

On comprend, qu'à lire toutes ces belles promesses, dans son *Eskual-dun Ona*, le dimanche, sous le porche de l'église, le petit Basque ouvre de grands yeux, et trouve bien étroit son lopin de terre, et repasse dans son imagination rustique le rêve d'aventures qu'ont rêvé, avant lui, les anciens.

Cette fascination des lointaines Amériques je l'ai vue s'exercer sur bien des compagnons de mon enfance et aboutir parfois au départ. Je pourrais vivre longtemps sans oublier la dernière nuit que mon ami Y... passa auprès des siens. La diligence faisait halte vers les dix heures du soir sur la grand'route (*bideberria*) du petit village de S... Pour l'attendre, toute la pauvre famille s'était réunie autour de l'âtre, où flambait un grand feu de sarments. De temps en temps des paysans entraient par le fond de la vaste cuisine: on ne les reconnaissait qu'au moment où ils sortaient de l'ombre et s'approchaient de la lueur du feu ou du lumignon de résine. On disait quelques mots graves, très froids, car ces hommes appréciaient trop la détermination courageuse de l'émigrant pour se perdre en paroles de pitié sur la douleur des femmes. Les hommes demeuraient debout devant l'âtre, les enfants songeaient, assis sur les chaises basses ou le *züzülü*, le long canapé de bois des cuisines basques. Le père dit brusquement: «Neuf heures. Le courrier va passer.» Mon ami prit un petit paquet, troussé dans un mouchoir rouge,—ô petit paquet rouge, que tu me fascinas!— embrassa ses frères et sa mère, et sortit. On entendit la voix des hommes et le clic-clac des sabots qu'ils avaient laissés, en entrant, sur le seuil de pierre. Puis, ce fut le long silence d'une demi-heure où les femmes et les enfants pleurèrent tous sur leurs chaises basses, en rond autour du feu. Alors un bruit s'éveilla dans la nuit tranquille de la vallée, grandit, passa net et clair pendant quelques minutes, et expira. C'étaient les grelots de la vieille voiture pyrénéenne qui emportait, une fois de plus, un petit Basque vers les grandes Amériques...

(A suivre).

PIERRE LHANDÉ.

# L'Émigration Basque

---

## ÉTUDES

*(Suite)*

---

### II.— L'Émigré

Jetant à flocons la fumée noire, le grand transatlantique a franchi l'embouchure de la Gironde et gagné la haute mer. Les pauvres passagers de troisième classe, groupés à l'arrière, voient s'éloigner les rives de France. La verte ceinture de pins des Landes, qui fuit là-bas vers les côtes basques, pâlit et s'efface. C'est la mer, l'infini, et au bout, l'inconnu...

Le caractère basque offre un curieux mélange d'ardeur inquiète et d'esprit positif. L'imagination ardente fait pressentir la voie; la volonté impulsive la fait tenter; le sens pratique ordonne la vie selon la mesure permise par les réalités ambiantes. C'est, je crois, à ce précieux contre-poids, que l'émigrant basque doit le privilège de n'être pas tombé au rang des émigrants italiens ou des juifs russes, misérables unités errantes, sans cohésion, sans caractère, et de s'être organisé sa petite patrie partout où le vent des aventures l'a fait échouer. Partout il apporte sa mentalité fortement personnelle; et, s'il possède, à un degré éminent, le don, si précieux pour l'émigré, de l'adaptation aux milieux, il n'en

garde pas moins, au plus profond et au plus vrai de son être, certains *esprits* indéracinables dont est faite sa «psychologie» (1).

## I.— PSYCHOLOGIE DE L'ÉMIGRÉ.

I. Notons, tout d'abord, que le petit Basque voguant vers l'Amérique se distingue très nettement de ses autres compagnons d'infortune par un point capital : *l'esprit* de *retour*. Et ce n'est pas chez lui espérance sentimentale ou rêve poétique : c'est un projet formel et une volonté bien établie que les circonstances pourront bien sans doute contrarier, mais qu'elles n'effaceront jamais. Je veux bien qu'il se rencontre çà et là quelqu'un de ces types, un peu trop généralisés par M. Olphe-Galliard (2) et rencontrés d'aventure par M. Francisque Michel (3): «esprits aventureux, pleins de témérité et d'audace, arrivant à jouer leur tout, confiants en eux-mêmes et dans l'avenir» et disant tout haut «qu'il faut former un nouveau peuple basque, une colonie française à Montévideo»; mais la grosse majorité part avec l'intention de réunir là-bas de quoi libérer ou racheter le domaine et de revenir achever l'existence près du vieux clocher à pointes (4).

Or, c'est ici qu'a lieu le double jeu des deux instincts héréditaires du tempérament basque. Aider ou sauver la maison natale, ou simplement revenir au pays, comme tant d'autres, et bâtir, près de l'église, la petite maison bourgeoise, c'est l'idéal, c'est la part de l'ardeur et de l'imagination ataviques, c'est lointain, c'est pour plus tard. Maintenant il s'agit d'organiser sa vie sans perdre de vue le but final, en tirant le meilleur parti des circonstances journalières: et ceci est la part du sens pratique.

---

(1) «La race basque — lit-on dans le dernier manifeste d'une Société américaine dont nous aurons à parler plus loin — est l'unique race connue qui ait su, et qui sache encore, sans préjudice de son attachement à la patrie d'origine, s'adapter parfaitement aux pays nouveaux, et s'y établir selon l'esprit de son régime séculaire. — *Memoria presentada par la Comisión directiva de la EUSKAL-ECHEA en la Asamblea Ordinaria de mayo de 1907. Buenos-Aires. Tipografía «La Baskonia» 1907.*

(2) *Le Paysan basque du Labourd*, p. 447. «En réalité le jeune homme est encore plus désireux de quitter le pays que d'y revenir... Le jeune homme qui s'embarque pour l'Amérique n'a point la notion qu'il viendra finir ses jours au pays.»

(3) *Le Pays basque*, p. 195.

(4) Parmi les nombreuses poésies qui nous viennent de là-bas — et il s'en trouve de fort bonnes — on en rencontre bien peu dont le thème soit étranger au retour vers la patrie. Beaucoup sont des appels navrants à la terre lointaine: *Amerikak*, de Dih...; *Adios Amerikari*, de Martin Hirigoyen, d'Urrugne, dans *Eskualdun Oña*. On ferait un beau et poignant recueil d'éloges d'exil en réunissant les meilleures de ces pièces éparpillées dans les journaux basques des deux mondes et en les entrecoupant de quelques poésies plus connues de nos poètes chemineaux: «*Agur, Euskalerrria*» de Iparaguirre, «*Sor lekhua utziz geroz*» d'Elissamburu, «*Gitarra zartcho bat...*», etc.

II. Tout d'abord les émigrants basques entendent une chose: c'est qu'ils doivent se soutenir entre eux, et donc s'organiser. Isolés par leur langue, leur passé patriarcal dans la vallée close, par leur *personnalité* en un mot, ils sentent fort bien qu'ils seront vite perdus et noyés dans le tourbillon, s'ils ne se constituent en un noyau compact et résistant. De ce besoin naît leur *esprit de corps*.

Aussi leur premier soin, quand ils se rencontrent sous un ciel étranger, est-il de former des associations où ils puissent faire revivre les traditions d'*Euskal-Herria* (1). Dans la plupart des régions où ils se rencontrent une poignée, ils fondent leur petit, journal basque (2); ils bâtissent un fronton pour le jeu de pelote; ils implantent le *makila*, le béret et l'espadrille, si bien qu'en maint centre de l'Uruguay ou de la République Argentine, on se croirait, parfois dans un village du Labourd ou de la Basse-Navarre.

(1) Dans la ville même de Buenos-Ayres on compte cinq ou six grandes Associations euskariennes. Ce sont, outre la *Euskal-Echea* à qui nous consacrons plus loin quelques pages:

Le *Centre basque-français*, fondé le 1<sup>er</sup> avril 1895, en vue de «resserrer les liens d'association entre tous les membres de la colonie basque-française» par l'institution de fêtes nationales, de banquets et de jeux, par la création d'une bibliothèque basque, etc. A la date du 1<sup>er</sup> septembre 1907, cette Société se composait de 310 *hommes* et possédait, en immeubles et en capitaux, un avoir de 172.904. 60 piastres ou écus. Elle a été approuvée par un décret ministériel du 13 novembre 1899. Elle est dirigée par un Conseil d'administration dont le Président et huit membres, sur onze, sont nés dans le pays basque-français. La langue employée dans les réunions est l'eskuara, ou au besoin, le français; en rigueur seulement, l'espagnol (art. 3. *Nahiz mintzo beharra frantzesana den, bilkuretan eskuara mintzatuko du. Eskuara eta frantzesana ezin mintza dezaketenek, españolez egiteko ahala izanen dute*).

La «*Laurak-Bat*» [Les quatre en une], fondée le 15 mars 1887 en vue de «former des centres de réunion, d'instruction et de divertissements pour les naturels des quatre provinces-sœurs: Alava, Biscaye, Guipuzcoa et Navarre»; d'exercer la bienfaisance parmi les émigrés basques en leur facilitant l'accès des bonnes places ou le retour en Europe, le cas échéant; d'«inspirer le souvenir des provinces-sœurs» par la propagation des jeux et des écrits euskariens, par la fondation d'une revue «*Laurak-bat*», etc.

Le *Coro Eúskaro*, société orphéonique et la *Plaza Eúskara*, société de jeu de pelote annexées à la *Laurak-Bat* et entretenues par elle.

Le *Centro Navarro* comprenant surtout les émigrés originaires de cette fraction de la Haute-Navarre où la langue basque n'est plus parlée depuis déjà plusieurs siècles.

Enfin il existe de nombreuses associations basques dans les villages de la pampa et les petites cités rurales de la République: à Quilmes (*Euskal-Echea, sociedad de socorros mutuos de los Baskongados*), à Tres Arroyos, à La Plata, etc.

(2) *Californiakio Euskal-Herria* (le Pays basque de Californie) à Los Angeles; *Euzkotarra*, à Mexico; *Euskal-Herria, Haritza* (le Chêne), *Euskaria, Baskonia, Irrintzi, etc.*, à Buenos-Ayres. Dans cette même ville il existe une chaire de langue basque à l'École supérieure de commerce de la Nation. Elle était tenue l'au dernier par le professeur, D<sup>o</sup>Pedro Maria Otaño.

«La vie dans ces *saladeros* est celle des villages basques; partout on entend parler le basque, les contremaîtres sont Basques, le tenancier du comptoir attaché à tout *saladero* est Basque; il est débitant en vins, épicier; son comptoir n'est jamais dépourvu du béret, de l'espadrille et de la ceinture rouge, bleue ou noire, chère à tous les Basques. Le comptoir a toujours son fronton pour le jeu de la pelote; c'est là que, les jours de chômage, les Basques viennent, détendre leurs nerfs, faire des parties qui leur rappellent leur village, moins cependant les spectatrices, les Gachucha, les Juana, pour lesquelles on s'efforçait de briller et, d'enlever la victoire. Les grandes parties, concertées d'avance, se disputent dans le trinquet qui existe toujours dans le village le plus voisin; là tous les Basques se donnent rendez-vous, et les trinquets de la Plata peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Hasparren, Sare ou Saint-Jean-de-Luz, car on n'y entend parler que le basque. Le beau sport qu'est la pelote basque avait recruté pas mal de fidèles parmi les Argentins haut placés, à Buenos-Ayres. On cite parmi ceux-ci les frères Varela, avocats et politiciens influents, qui étaient devenus de bons amateurs» (1).

Quand on lit dans les journaux Basques-Argentins le compte-rendu de quelque fête célébrée dans un village d'agglomération euskarienne, on croirait suivre parfois le récit d'une fête patronale à Cambo, Sare ou Tardets. Ainsi lit-on dans la *Euskaria* du 3 août 1907:

«Le village de Labayen a célébré récemment la Saint-Pierre, sa fête patronale. Après la *meza nagusia* (grand messe), qui a été chantée par D. Fr. Vertiz, assisté des prêtres D. Juan Echeverria, et D. F. Elizondo, on a dansé sur la place de l'église la traditionnelle *gizon dantza* (danse d'hommes). Le soir à l'issue des vêpres, l'obligatoire *ttuntun* (tambourin à cordes) avec son *chistu* (flûte-sifflet) a rassemblé la jeunesse sur la Plaza Dolarea (Place du Pressoir) ou l'on a dansé *l'aurreku*, le *zortziko* et d'autres danses populaires. On a joué aussi plusieurs parties de pelote au rebot et au chistera.

«Le 30 juin a eu lieu dans ce même village, une belle et pieuse procession avec la statue du Sacré-Cœur: tout le peuple y a assisté au chant du *Jesus gurea, gorde gaitzazu zure biotzean* (Notre Jésus, gardez-nous dans votre Cœur)».

---

(1) *Les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay*. Discours prononcé par M. Lesca, président de l'Association Basque et Béarnaise de Paris, au congrès annuel tenu en 1907. Nous devons beaucoup de nos renseignements à ce curieux et intéressant rapport; nous y ferons de fréquents emprunts.

Récemment, une des nombreuses sociétés euskariennes Etablies dans la République Argentine fêtait, à Buenos-Ayres, son trentième anniversaire. Après l'indispensable partie de pelote, les assistants se réunirent dans un jardin attenant au jeu de paume. Un trou fut creusé dans une terre préparée et on y déposa un gland détaché de l'arbre de Guernika et récemment apporté de Biscaye. Un prêtre bénit solennellement la petite semence. On plaça à côté une urne de fer renfermant l'historique de cette fête, et après avoir recouvert le tout de terre de Biscaye, on se retira au chant du *Gernikako Arbola* (1).

Mais aucune de ces institutions,— cercles, jeux ou sociétés,— n'a l'importance de la *Euskal-Echea, Sociedad de confraternidad vascongada*, fondée à Buenos-Ayres le 24 avril 1904 et, reconnue d'utilité publique par un décret présidentiel de la même année. Le fondateur de cette importante société est D. Martin Errecaborde, originaire de Sauguis, en Soule. M. Errecaborde, parti, comme tant d'autres, du village natal à seize ans, sans autre fortune que le petit paquet rouge et... l'espérance, est aujourd'hui l'un des plus riches industriels de Buenos-Ayres. Homme de bien et ami passionné du vieux pays, il exploite en faveur de ses compatriotes malheureux la belle situation où il a su s'élever par son entente perspicace des affaires, son travail calme et sûr, sa haute probité.

Dans le programme qu'elle lançait lors de sa fondation, *A nos frères de race, Euskal-Echea* énumérait ainsi ses intentions :

1° Resserrer les liens de la nombreuse famille euskarienne établie dans la République, par le culte et la mise en honneur des antiques traditions.

2° Retirer de l'indigence les vieillards, les infirmes et les malades incapables de suffire à leur subsistance

3° Recueillir les jeunes orphelins et leur donner une éducation qui développât en eux les qualités morales des aïeux.

4° Offrir aux familles basques répandues dans les campagnes les moyens d'élever économiquement leurs fils tout à la fois dans la fidélité de leurs traditions et conformément aux exigences modernes.

«En un mot, concluait le programme, *Euskal-Echea* se propose d'honorer la souche originaire par la mise en pratique des sages ensei-

---

(1) Le *Gernikako Arbola* est le chant national des Basques. C'est un hymne en l'honneur du chêne de Guernika, en Biscaye, qui symbolise les *fueros* ou privilèges de l'ancienne indépendance euskarienne. Il fut composé, il y a quelques années, par le poète ambulant J.-M. Iparraguirre.

gnements qui ont, en tout temps, paré notre nom de prestige et d'honneur».

Ces intentions se précisaient dans les *statuts* et le *règlement* adjoints au programme: la société projetait la fondation d'asiles, d'orphelinats, de collèges, d'œuvres de bienfaisance telles que des églises, des musées ou panthéons, etc.: elle s'emploierait d'une façon spéciale à placer convenablement les Basques émigrés dans la République et à les rapatrier quand leur santé exigerait le retour au pays natal.

Pour accomplir ce vaste programme, les organisateurs d'*Euskal-Echea* comptaient sur «l'esprit de solidarité qui anime la race» et aussi sur le généreux pays auquel ils devaient leur fortune. «C'est ici que nous avons, nous, les enfants des montagnes basques, constitué une famille et inculqué à nos fils, dès le berceau, l'amour de Dieu et de la patrie : c'est ici que nos petits enfants, toujours fiers d'une si illustre origine, se groupent affectueusement à nos côtés pour pratiquer les vertus des aïeux».

Mais cet «esprit de solidarité» ou *de corps* ne serait qu'un aveugle et stérile chauvinisme —avec sa pointe de ridicule— s'il n'était puissamment secondé par un autre «esprit» qui le complète et le vivifie : *l'esprit d'organisation*. Par bonheur cette dernière note ne fait point défaut à la «psychologie» de nos émigrants et rien ne nous la fera mieux toucher du doigt que l'étude plus attentive de ce type d'organisation euskarienne qu'est la *Euskal-Echea*.

III. En Américains pratiques, les fondateurs d'*Euskal-Echea* assuraient tout d'abord la part du nerf de la guerre. Une première mise en commun de donations importantes constituait d'abord un petit capital. Puis la société émettait des actions à 50 piastres. Enfin, elle sollicitait des secours sous forme de dons en argent ou en nature, de *souscriptions mensuelles* et de *prestamos de caridad* ou prêts à intérêt perdu.

Il faut croire que la confiance d'*Euskal-Echea* dans «l'esprit de solidarité de la race» et dans la «générosité du milieu ambiant» n'était pas vaine, car voici les résultats que deux ans après sa fondation la société publiait dans un *manifeste* communiqué aux journaux.

Du 1<sup>er</sup> mai 1904 au 1<sup>er</sup> septembre 1906, *Euskal-Echea* avait fondé:

1<sup>o</sup> Un pensionnat de jeunes filles: le *Colegio de niñas* de la *calle Humberto I*, n<sup>o</sup> 842. Un premier groupe de six religieuses basques, des Servantes de Marie d'Anglet, était arrivé tout exprès de France pour diriger le pensionnat.

2<sup>o</sup> Un atelier de couture, le *Taller de costuras* qui constituerait dans l'avenir un fond de revenu pour la société. Il était composé de vingt

jeunes filles appartenant aux plus riches familles basques de Buenos-Ayres. Ces dévouées bienfaitrices se réunissaient chaque semaine au pensionnat de la rue Humbert I<sup>er</sup>, pour y confectionner de leurs mains, deux heures durant, des vêtements pour leurs compatriotes pauvres.

3° L'œuvre du Comité de dames, la *Comisión de señoras*, qui elle-même avait: a) fondé le *Colegio de niñas*, b) organisé l'assistance publique dans la forme prescrite par l'article 36 du règlement.

4° L'institution de Llavallol, série d'asiles pour 200 garçons, 200 fillettes et 100 vieillards. La société avait acheté un terrain de 20 hectares et fait commencer activement les travaux sous la direction de l'ingénieur Don Rómulo Ayerza. Les plans de ces édifices offraient cette originalité qu'ils étaient conçus en vue de tenter habilement la charité des bienfaiteurs. L'ensemble se composerait d'une série de coquets pavillons à bon marché: chaque unité, ainsi isolée, constituerait une sorte de petite tentation concrète pour les bourses faciles à s'ouvrir. Le tout était réparti en trois sections: *niños* (petits garçons), *niñas* (petites filles), *ancianos* (adultes), que reliaient la *sección religiosa* (une église de 35.000 piastres) et la *sección agrícola* (étables, écuries, granges et serres), Chaque section comprendrait un certain nombre de pavillons, par exemple :

### SECCIÓN NIÑOS

Pavillons pour classes. . . . .	4
— — dortoirs. . . . .	8
— — réfectoire. . . . .	2
— — musée et bibliothèque. . . . .	1
— — infirmerie. . . . .	1

Moins d'un an après, le 15 juin 1907, le Comité de Direction de la *E.-E.* consignait les résultats que voici, dans un mémoire présenté à l'Assemblée annuelle de la société :

1° Le *Colegio de niñas* était en pleine prospérité. Huit *Servantes de Marie*, ou sœurs bleues de N.-D. du Refuge, d'Anglet, y donnaient l'instruction, en espagnol, en français et en basque, à 55 fillettes dont 12 étaient des pupilles de la *Euskal-Echea*. On y avait annexé une *hospederia* pour les Basquaises récemment arrivées d'Europe et cherchant encore un emploi.

2° Le *Taller de costuras* avait produit dans l'année 300 pièces de vêtements pour les pauvres. Les nobles jeunes filles qui le composent l'avaient muni elles-mêmes de tout le matériel nécessaire: machines à coudre, trousse, fil, toiles et étoffes.



3° La *Comisión de señoras* avait recueilli 1,657.95 piastres pour les pauvres, et 3,004.82 pour l'Institution de Llavallol.

Elle avait secouru pendant toute l'année treize familles des plus nécessiteuses formant un ensemble de quarante membres à qui elle avait fourni le linge, le loyer et le vivre.

Elle avait recueilli pour environ 4,756.00 piastres de dons en nature destinés à orner la chapelle de Llavallol: autels, harmoniums, statues, candélabres, encensoirs, vases sacrés, etc.

En dons en nature encore elle avait rassemblé de quoi garnir —ou peupler— les dépendances agricoles de la nouvelle Institution : des vaches laitières, des chevaux de trait, des chariots et jusqu'à un *gallinero* (poulailler).

Elle avait monté de même la sacristie, la lingerie, le réfectoire, la bibliothèque basque du *Colegio de niñas*.

Enfin, obéissant à ce sentiment de piété profonde de la race, elle avait fait disposer en chapelle provisoire l'un des pavillons de Llavallol, et par une délicate attention elle avait choisi à cet effet *le pabellón* qui est dédié à la mémoire d'un célèbre missionnaire basque, le P. François Laphitz, «le premier Père spirituel de cette Société.»

Le 3 mai, elle avait fait célébrer dans l'église de San Juan un office solennel pour les défunts.

4° A Llavallol on avait achevé la construction de huit pavillons comprenant la Direction, l'Asile des vieillards et la section *niñas*. Chaque pavillon portait le nom ou du fondateur ou de la personne à qui celui-ci l'avait dédié: des parents défunts, un enfant en bas âge. Le service d'eaux, si important pour une fondation agricole y était assuré par deux puits et par une roue élévatoire alimentant deux réservoirs de 10,000 litres d'eau potable et de 300,000 litres d'eau pour l'irrigation des *huertas* et pour les salles de bain. Là où s'élevaient jadis des cônes de fourmillières, les jardiniers avaient planté des arbres fruitiers, les maçons avaient construit des murs et disposé des places pour le jeu national de la pelote. Les frais de ces divers travaux montaient à 101,042.07 piastres.

Enfin on attendait incessamment d'Europe, les sept religieuses basques qui devaient Commencer à diriger la nouvelle Institution. On était en pourparlers avec diverses congrégations religieuses d'hommes en vue de la *sección niños*, de l'Institut agricole et des missions à travers les agglomérations euskariennes de la République.

5° Au point de vue financier, la Société avait plus à se louer de la générosité des Basques émigrés, que de leur empressement à lui confier leurs capitaux. Peu d'actionnaires, —un millier, —et parmi eux

beaucoup de petites gens à une action! Mais en revanche le nombre des *souscriptions mensuelles* s'était élevé de 141 en 1905, à 560 en 1907. Ici encore la popularité de l'Institution naissante était proclamée éloquemment par la grande majorité des petits souscripteurs, pauvres *saladeristas* ou *lecheros* qui économisaient chaque mois leurs cinquante centimes pour la *Euskal-Echea!*

6° Enfin *Euskal-Echea* avait étendu au loin son influence par la création des *Délégations* dans les campagnes. Elle avait établi ainsi comme des succursales à Quilmes, Coronel Vidal, General Piran, General Guido, San Justo, La Plata et d'autres cités rurales de la Province de Buenos-Ayres. Ces *Délégations* n'étaient pas restées oisives. Telle d'entre elles, celle de G. Guido, par exemple, avait recueilli plus de quarante souscriptions mensuelles, parmi les émigrés *d'Euskal-Herria*.

Certains points des statuts de la *Euskal-Echea* sont fort intéressants par la psychologie sociale qu'ils supposent ou qu'ils éveillent.

La société est de «filiation» et de tendances purement basques et «prescinde» absolument des manifestations politiques qui pourraient se manifester dans les nations respectives de ses adhérents. Cette préoccupation d'être, avant tout, euskarienne perce en maint endroit des *statuts*, et tout d'abord dans la composition du *Comité administratif* qui sera formé de dix-huit membres dont neuf, originaires ou descendants du pays basque-français, et les neuf autres, originaires ou descendants des provinces espagnoles (1); puis encore dans le choix des membres qui doivent être Basques ou fils de Basques pour avoir droit aux titres de *fondateurs*, *d'actifs* et de *numéraires* et ne peuvent être que *protecteurs* ou *honoraires* s'ils ne remplissent pas cette condition; enfin, dans la confiance accordée aux autres sociétés euskariennes où *Euskal-Echea* choisira de préférence ses délégués de villages.

Avec l'amour de la race se manifeste un sentiment traditionnel aussi: le sentiment religieux et le culte des morts. «*La Euskal-Echea* rendant juste tribut aux pieux sentiments qui sont de tradition dans la famille basque, célébrera tous les ans, le premier dimanche de mai, une fête

---

(1) Remarquons en passant ce principe d'égalité qui fait attribuer au pays basque-français, très inférieur en étendue et en importance, le même nombre de dignitaires qu'au pays basque-espagnol. On ne saurait trop admirer cette mesure, garantie d'ordre et de paix dans les séances du comité, témoignage d'une estime qui s'attache, non pas au nombre, mais à la qualité commune du sang. Nous nous plaignons, d'autant plus, à louer ici *l'égalité vraie* que nous en avons moins souvent l'occasion dans un pays qui pourtant se réclame assez bruyamment d'elle.

religieuse en commémoration de la Sainte Croix, et dédiée à la mémoire de ses membres et bienfaiteurs décédés durant l'année.» (Art. 64 du règlement). La *Société* aura aussi son cimetière pour ses morts et un aumônier faisant partie du comité directeur.

Par ailleurs, *Euskal-Echea* entend bien confier à des religieux l'éducation de ses protégés ou le soin de ses vieillards et de ses infirmes. Dans un voyage qu'il fit en Europe dans l'automne de 1900, M. Martin Errecaborde vint solliciter le concours des Servantes de Marie d'Anglet et des Révérends Pères Bénédictins d'Urt. Les premières répondirent aussitôt à son appel. Les seconds, manquant de personnel, chargèrent le Révérend Père prieur de leur couvent de Victoria, à 600 kilomètres de Buenos-Ayres, de s'informer des besoins spirituels de l'œuvre, puis de venir en Europe recruter des ouvriers. En effet, l'année suivante, le R. P. Ignace Gracy, d'Ascaïn, vint exhorter ses compatriotes des collèges et séminaires basques à se joindre à lui pour se dévouer à l'éducation et à la formation des petits émigrés. Son appel a été entendu. Trois ou quatre élèves du grand séminaire de Bayonne et plusieurs jeunes gens des collèges l'ont accompagné à son retour en Amérique.

Une autre originalité de la *Euskal-Echea* et une marque de son entente des influences sociales, c'est sa *Comisión de señoras*, comité composé de vingt dames appartenant aux meilleures familles basques de Buenos-Ayres et chargées des fonctions les plus délicates de l'œuvre: l'assistance à domicile, la surveillance discrète et sûre des établissements, la découverte des misères cachées, l'organisation des fêtes, les cérémonies religieuses, le contrôle de l'ordre dans les mobiliers, bref de tout ce qui requiert l'élégance de la forme, la perspicacité, le goût, l'ordre, le cœur dont l'âme féminine a le secret. Et comme il faut satisfaire à ce penchant inné vers les honneurs qu'on pardonne en souriant aux filles d'Ève, les organisateurs de *Euskal-Echea* ont réparti la *Comisión de señoras* en trois fractions: la *Commission de l'intérieur*, la *Commission du trésor* et la *Commission de la charité*. On a vu plus haut que ces dévouées collaboratrices ne se sont pas contentées de porter leur titre, mais qu'elles ont largement payé de leur fortune et de leur peine.

Enfin, un dernier point très significatif du règlement est celui qui sauvegarde les intérêts, — j'allais dire les droits, — d'une fierté proverbiale: «Ceux qui seront recueillis par charité dans la *Euskal-Echea* ne porteront dans leurs habits aucun signe distinctif qui rappelle leur condition d'hospitalisés. Ces protégés, seront traités et estimés comme fils et frères de la famille basque. En aucun cas, on ne publiera les noms de ceux qui auront été recueillis par charité ou secourus à domicile. Le mémoire d'information, pour la part qui les concerne, les

désignera par âge, sexe ou condition.» (Art. 67 et 68 du règlement).

Il est une marque qui distingue toujours la vraie charité: c'est la noble délicatesse dont le trait qu'on vient de lire est un parfait exemple.

IV. Jusqu'au point où nous sommes arrivés, la psychologie de l'émigrant basque est faite de ces trois notes: *l'esprit de retour*, *l'esprit de corps*, *l'esprit d'organisation*. Il nous reste à saisir sur le vif un dernier trait, plus caractéristique encore: *l'esprit d'initiative*.

Ailleurs, nous avons eu occasion de signaler dans les mœurs de la famille basque, la juste alliance de l'esprit conservateur ou traditionnel, et de l'esprit d'initiative (1). Forçant peut-être un peu la note en faveur de cette dernière tendance, M. Olphe-Galliard, écrit: «En agriculture (le paysan basque) n'a pas la routine que l'on attribue, en général, à juste titre au paysan: ses préjugés cèdent devant des raisons et surtout devant des faits d'expérience; quand on lui demande pourquoi il agit de telle ou telle façon, il ne se borne pas à invoquer l'exemple de ses pères; il donne des raisons parfaitement motivées; il n'oppose pas la mauvaise volonté de l'inertie aux propositions de procédés nouveaux; il doute seulement, mais dès qu'il en a reconnu l'efficacité, il est le premier à les adopter. Il ne craint pas d'ajouter une nouvelle branche à son exploitation et d'en supprimer une qui ne rend pas» (2).

Quoi qu'il en soit de la plus ou moins grande part d'initiative qu'on accorde au paysan basque de nos maisons-souches, un fait est sûr: l'émigrant euskarien est éminemment initiateur. Tant qu'il était retenu au foyer, bien des causes peut-être atténuaient ces tendances: l'influence modératrice du sage maître de maison, le respect, des usages ancestraux, la crainte de compromettre le bien de famille. Mais dès qu'il s'est *déraciné*, dès qu'il a bondi libre sur la libre route, le voilà hors de prise de tous ces freins. Il s'agit de bâtir à neuf et sur terre rase: dès lors, en avant l'esprit d'invention et d'industrie !

Au fait, *l'esprit d'initiative*, tel qu'il se manifeste dans l'émigrant basque, nous paraît être un heureux mélange et une conséquence logique des deux notes fondamentales de la race: l'ardeur inquiète et le sens positif. La première fournit la part inventive, ingénieuse ou hardie, la seconde actionne la volonté vers le moyen pratique et concret. Or la véritable initiative, —celle qui n'est pas fièvre de nouveautés, bizarrerie

(1) *Etudes*, 20 novembre 1906, p. 436-437.

(2) *Le paysan basque du Labourd*, p. 451,

ou rêve creux,— est faite de ces deux parties: l'intuition et le sens de la mise en œuvre.

Parmi les innombrables formes d'activité où s'est exercé le génie inventif des Basques, la grande industrie, l'élevage et la culture dans la pampa sont celles qui lui ont le mieux réussi, parce qu'elles lui offraient ces largeurs de champ et d'horizon et comme *ce souffle de désert* dont se nourrit l'esprit d'initiative. Elles ont été pour nos émigrants les grandes routes de la fortune, —quand elles ne les ont pas conduits, hélas, à la misère et à la mort loin du pays.

PIERRE LHANDÉ.

(*A suivre.*)

# L'Émigration Basque

---

## É T U D E S

(Suite)

---

### II. — L'Émigré

#### II. — LES ROUTES DE LA FORTUNE

I. — Laissant donc à ses compagnons de voyage, les Béarnais, le petit commerce des villes, cafés, restaurants, hôtels ou magasins, le jeune Basque part pour les saladeros, les minoteries et les fabriques au grand air.

On sait que l'Argentine est un des plus grands marchés de laine du monde. La tonte des immenses troupeaux de la pampa occupe, pendant trois ou quatre mois, de nombreuses équipes d'ouvriers. La besogne est facile et à la portée des nouveaux venus. Embauchés par les plus hardis d'entre eux, les paysans débarqués de la veille vont d'*estancia* en *estancia*, par la campagne, proposer leurs services. D'un tour de main la bête est renversée dans l'herbe fraîche de la prairie, et allégée de sa toison. Souvent les tondeurs achètent eux-mêmes toute la laine du troupeau et retournent la vendre à quelque maison importante de Buenos-Ayres. Déjà les voilà négociants.

Pendant, de longues années la principale industrie du Rio de la Plata a été celle des *saladeros*, vastes abattoirs où, chaque jour, pendant six à

sept mois de l'année, des troupeaux entiers de bœufs sont égorgés, dépecés, salés et expédiés sur les grands ports. La besogne est dure: on commence à deux ou trois heures du matin pour ne terminer qu'à cinq heures du soir. La solde se mesure à la tâche. Un bon ouvrier, à la fois économe et résistant, peut réaliser, en une saison, un petit capital assez rondelet. Bientôt le voila *saladerista* et patron à son tour, en face d'un grand champ ouvert à son initiative. Beaucoup d'émigrés basques ont dû à cette industrie le commencement de leur fortune: ils en ont procuré l'amélioration et l'accroissement; si bien qu'en un petit nombre d'années elle s'est trouvée presque monopolisée entre leurs mains. Tous les *saladeros* que l'on rencontre sur les rives du Rio de la Plata, à Montévidéo ou à Buenos-Ayres appartiennent à des Basques: on y abat plus d'un million de bœufs par an. De l'Argentine et de l'Uruguay cette industrie a été portée dans l'intérieur des terres, et par des Basques encore.

« Nous connaissons — dit M. Lesta — un Bayonnais qui est allé fonder  
 » un de ces établissements au Brésil, dans un endroit peu sûr, visité  
 » surtout par des bandits. Il monte son *saladero*, pose quatorze kilomè-  
 » tres de voie Decauville pour le transport des marchandises et se munit  
 » de remingtons pour se défendre, le cas échéant, contre les brigands.  
 » En huit mois son *saladero* est construit: ce moment coïncide avec la  
 » saison du travail; il abat quatre-vingt mille bœufs.

» L'année suivante un village de sept à huit cents habitants s'est formé  
 » autour du nouvel établissement. Dix ou douze embarcations font le  
 » service des vingt ou vingt-cinq mille tonnes annuelles de marchandises,  
 » sur la rivière qui sépare le *saladero* de l'Uruguay.»

Mais enfin, me demandera-t-on, comment le petit apprenti, ignorant la langue, ignorant les mœurs, ignorant la comptabilité parviendra-t-il à diriger un jour une grosse maison de commerce? Généralement il devra sa fortune à ses qualités de travail et d'honnêteté, mais surtout, peut-être, aux façons qu'aura son esprit initiateur de se faire jour dans les affaires. Le maître sourit volontiers au petit employé qui lui suggère — ou, mieux encore, sans souffler mot, met en oeuvre — des moyens inédits et pratiques d'étendre son commerce ou d'améliorer sa maison. Or, quand le maître sourit, le maître donne. Il élève le petit commis au-dessus des employés vulgaires, lui confie un département des affaires, puis l'associe à son commerce et le délègue enfin à une succursale importante dans une république voisine. Ou bien encore, c'est le petit commis lui-même qui dans le maniement des affaires du maître, note un défaut qu'une industrie nouvelle corrigerait; il flaire les résultats, emprunte un modeste capital et s'organise. Ainsi, un Souletin, M. Céré,

prévoyant qu'avec le développement de l'agriculture, il se produirait une énorme commande de sacs pour ensacher les graines et les céréales, monte aussitôt cette industrie. Il commence par faire coudre les sacs à la main; peu à peu il perfectionne ses moyens et en arrive à construire une grande usine qui occupe aujourd'hui un millier d'ouvriers et produit journallement deux cent cinquante mille sacs.

Un Labourdin, M. Sansinena, à l'affût de récentes expériences tentées vers 1882, par des industriels français, substitue la viande congelée à la viande salée et tue l'énorme industrie des *saladeros*.

Un autre Basque, de Hasparren, est le premier à produire du vin dans l'Uruguay: il emprunte quelques ceps de vigne à un autre émigré d'Irouléguay, et développe son vignoble qui compte aujourd'hui deux cents hectares et produit annuellement quatre à cinq mille barriques de vin.

Un Bayonnais, M. Ribes, organise un superbe service de navigation sur le Parana et l'Uruguay. Entré petit commis dans une borgne Compagnie de navigation, il voit périliter les affaires, mais il a ses idées; il se fait écouter des gros bonnets, indique les réformes à faire, et au bout de quelques années relève la Compagnie. Celle-ci, jugeant pouvoir se passer désormais des conseils d'un employé, le congédie. Ribes ne désarme pas: il achète de ses économies un modeste bateau et commence la lutte. Les bénéfices qu'il obtient avec ce premier vapeur lui permettent d'en faire venir un second, puis un troisième d'Angleterre; et quinze ans après, Ribes se rend maître de la Compagnie qui l'avait si mal récompensé jadis. Peu à peu il arrive à posséder une flotte estimée vingt ou vingt-cinq millions. Il eut, avant de mourir, la joie de voir mouiller dans les eaux de la Plata son dernier vapeur, *Paris*, qui est considéré, encore aujourd'hui, comme «le plus beau et le plus luxueux de ceux qui naviguent sur ces fleuves (1).»

II. — Plus accessible encore que la grande industrie, à nos pâtres émigrants, est l'élevage des troupeaux dans la pampa. Ici point d'apprentissage à faire: l'aptitude atavique se fait jour dès l'abord, excitée par le milieu éminemment propice.

Dès l'année 1842, les Basques Argentins se consacrèrent à l'élevage du bétail. Ils enseignèrent aux indigènes l'art d'élever les moutons et leur firent apprécier la chair de ces animaux, réputée jusque-là détestable.

---

(1) Lesca, *les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay*.



Mais il est un autre point des Amériques où cette industrie se développe plus particulièrement: c'est la Californie.

La Californie a un bon renom parmi les Basques. Beaucoup de jeunes maîtres de maison y ont gagné rapidement de quoi dégrevier — ou racheter — le foyer natal. Aujourd'hui nos paysans ont une tendance à s'établir et à faire souche sur ces terres généreuses. Tout récemment encore, en janvier 1908, les villages navarrais d'Urepel et des Aldudes ont envoyé trente-huit jeunes émigrants dans la région de Nevada. Dix-huit Basques Espagnols les accompagnaient. On trouve de belles propriétés, en tout semblables à celles d'*Euskal-Herria*, avec leurs biens et leurs terres, à Los Angeles, Santa Barbara, Tehachapi, Bakersfield et Fresno. La ville de Penno compte une quinzaine de familles et trois auberges basques.

Mais la plupart de nos émigrants fuient les villes et vont s'établir comme bergers dans les États agricoles de Nevada, Idaho, Montana, et Wyoming. Ils continuent là leur vie traditionnelle et demeurent si bien fermés aux influences des entours, que Sa Grandeur Mgr Conaty, évêque de Los Angeles, a dû demander, à Bayonne, des missionnaires pour les instruire et, les confesser dans leur langue. De fait, les prêtres envoyés du Pays basque ont bâti une église et fondé leur centre d'excursions apostoliques à Montebellon près de Los Angeles. L'un d'eux a raconté dans une lettre au journal basque *Eskualdun Ona* comme il rencontra naguère, dans l'État de Wyoming, près de Buffalo, une colonie de bergers euskariens menant les cinquante-deux mille moutons d'une grande compagnie américaine. Le chef s'appelait Manech Esponda; il était né à Baïgorry. Sur les plus beaux airs du Pays basque on chanta la grand messe dans une cabane et l'on joua, après vêpres, une grande partie de pelote à mains nues: trois *Joanés* contre trois *Manech*. Le prêtre marquait les points. Les *Manech* gagnèrent la partie (1).

Plus récemment, le 5 mai 1907, dans la nouvelle *San Inazioaren Plaza* bâtie à Los Angeles par un riche émigré labourdin, M. Goytino, de Cambo, trois Mexicains ont lutté au jeu de balle à mains nues, devant une foule immense, contre trois Basques de Hasparren, de Larressore et de Baïgorry. Le 4 juillet, jour de la Fête nationale dans ces pays, nouvelle partie sensationnelle, suivie de chants et de fandangos.

Des hôteliers ou aubergistes basques possèdent des *frontons* à Bakersfield, à Santa Barbara, à San Juan Capistran. On en trouve deux à Tehachapi et à Fresno; trois à Los Angeles, et toujours dans le style du

---

(1) *Eskualdun onak Kalifornian*. E. O. 12 octobre 1906.

*petit pays*, avec le sol de ciment et les gradins à l'ombre de deux rangées d'arbres: plusieurs possèdent, tout comme à Neuilly, la lumière électrique pour les parties de nuit (1).

Un curieux document que nous avons sous les yeux achèvera de faire connaître au lecteur cette psychologie du Basque Californien. Nous ne résistons pas au plaisir de traduire quelques fragments d'une lettre qu'un berger navarrais écrivait naguère des bords du Pacifique:

« Cher ami,

» J'arrivai aux Amériques sans la moindre casse: la gorge droite, le ventre serré et la bourse légère. Le vaisseau était des plus beaux qui puissent être, et la nourriture aussi raisonnablement bonne. Il y avait un fort groupe de Basques de Baïgorry, Aldudes et Bidarray allant à la Californie. Quel gibier! L'un, la flûte; l'autre, l'accordéon; et les autres dansant, des fandangos à se faire casser par le diable. Les femmes en prière par crainte de la mer: et eux, de nouveau, à chanter, à rire aux éclats et à sauter à grands bonds. Ils montraient bien qu'ils avaient la fortune laissée à la maison.

» Nous avons aussi, en seconde classe, un prêtre basque d'Izturitz. Il nous donna bien des bons conseils: de prendre bien garde, après, aux griffes des voleurs; de ne nous fier à personne sauf à ce Maître d'en-haut. Il parlait en basque, en français, en italien et en anglais avec les passagers qui étaient là, et sans peur au front. Quelle langue!

» A New-York nous primes le train en tête à la Californie et au bout de cinq jours nous arrivâmes à notre endroit. Cette Californie est un pays merveilleux. Au milieu de décembre, les roses et les giroflées, comme au printemps: les environs beaux; et certaines vignes, à perte de vue.

» Il n'est point de choses qu'on ne voie dans cette Amérique. Ils ont certaines maisons aussi hautes que Hartzamendy, et le tout machinerie. Maintenant ils sont à vouloir penser une machine pour marcher dans l'air, croyant, je pense, arriver au ciel en machine. Ils ne font guère deux pas à pied, mais ils vont de la maison à la ville et de la ville à la maison dans certains carrosses d'électricité... Ils vont dans ces trains

---

(1) *Pilota Californian*. E. O. Coll. 1907.

comme l'éclair, bien que sept sur dix demeurent sur le chemin, l'os du dos cassé et les quatre fers eu l'air (1)...

» Ici les malheureux Basques sont certes bien à plaindre. S'ils ont la soupe aux piments et le vin en abondance, ils se soucient de la religion comme du vent. Deux bénédictins basques nous sont venus et ils ont commencé aussitôt à courir après les Basques, de montagne en montagne et de prairie en prairie, pour convertir, donnant la messe dans leur maison et les faisant approcher des sacrements, prêchant devant les groupes. Ils disent que sûrement peu à peu ils les amèneront tous à remplir les commandements de l'Église. Dieu les entende! » (2)

III. — Dans l'Uruguay et en Californie, l'émigrant basque s'adonne surtout à l'élevage: dans la République Argentine et au Canada il se consacre de préférence à la culture et au défrichement.

« L'Argentine est une région essentiellement agricole. Bien que son nom même éveille l'idée de richesses métalliques on pourrait dire de ce pays ce que Sully disait de la France: labourage et pâturage sont les deux mines d'où il tirera ses véritables trésors... Son exportation de blé en 1907 s'élevait à 17 millions de quintaux; celle du maïs dépassait 21 millions. Si l'on remarque que ces quelques 10 millions d'hectares labourés ne représentent encore que 3 p. 100 de la superficie du pays on comprendra que l'ère de la conquête agricole n'est encore qu'à ses débuts (3)».

Sur ces immenses terres riches, les petits paysans de nos vallées se sont jetés comme avec ivresse. L'élevage auquel ils s'adonnaient d'abord, a appelé le chemin de fer qui, lui-même, a porté la charrue, en offrant aux défricheurs un débouché rapide vers les grands ports de commerce.

---

(1) Sept sur dix, c'est beaucoup... L'auteur de cette proportion serait-il un peu andalou? Un petit Sévillan me racontait récemment que ses compatriotes se jetaient de désespoir du haut d'une tour de «*cinco mil metros*» qu'on appelle la *Giralda* (90 mètres). Je lui dis: «Y en a-il beaucoup qui mettent ainsi fin à leurs jours?» Et lui, en un *crescendo* convaincu: «Hou! une foule énorme! la moitié des Sévillans! presque tous!» (*Una barbaridad! la mitad! casi todos!*) Les Bas-Navarrais sont poètes. Peut-être les chauds rayons de la poésie parviennent-ils à produire, dans leurs cerveaux, un peu de cet esprit d'exagération qu'éveille sous les crânes andalous le chaud soleil de cette heureuse Bétique. (Puerto de Santa Maria, Cadix, 1907).

(2) *Eskualdun Ona*, art. *Kaliforniatik*, coll. 1906.

(3) Joseph Burnichon, *Une grande nation qui se prépare*. ÉTUDES, 20 février 1907, p. 526.

Quant l'appel aux renforts d'ouvriers s'est fait entendre par toute la vaste plaine, en foule les Basques y ont répondu. Débutant comme garçons de ferme, ils s'élevaient peu à peu au rang de directeurs ou de g fermiers. Chaque équipe d'ouvriers poussait ainsi plus loin la charrue dans la pampa inculte et grossissait l'énorme amas de blé que l'Amérique latine déverse sur le vieux continent. Aussi peut-on dire, avec M. Olphe-Galliard, que nos petits Basques ont peut-être la plus grande part «dans cette production abondante, qui vient concurrencer sur les marchés du monde celle de l'Amérique du Nord (1)».

Mais au prix de quelles luttes les pionniers de la Pampa sont-ils arrivés à disputer aux Indiens leurs vastes domaines! M. Lesca nous en donne une idée dans le curieux rapport où nous nous plaisons à tailler de larges extraits:

« Le futur *estanciero* débutera comme pâtre, souvent comme laitier. Tandis que la famille s'occupe aux travaux de la ferme, il va à la ville vendre le lait et le beurre; il part, dès l'aube, quelque temps qu'il fasse, agenouillé sur sa monture car sa charge de pots de lait ne lui permet pas de placer ses jambes autrement.

« Ce métier n'est pas sans danger; il y eut une époque, sous Rosas, où les *gauchos* mettaient de l'Amour-propre à aller tuer un *lechero gringo*. Alors les laitiers n'approchaient des faubourgs que groupés, revolver à la ceinture et, à la main, un manche de fouet, mince d'un bout et gros de l'autre, dont le basque fait son *makhila*. Quand il leur arrivait de se rencontrer avec ces matamores armés de couteaux, la bataille s'engageait; revolvers et *makhilas* faisaient leur œuvre; des blessés, des morts même restaient sur le terrain. Ces combats tournaient généralement à l'avantage des laitiers. Ce métier était bien fait pour préparer les hommes qui devaient conquérir la pampa. Les Basques ont été les premiers à y pénétrer. La vie y est dure et pleine de privations; c'est un véritable désert. La viande que l'on y mange est rôtie avec de la bouse de vache desséchée et du chardon; le pain, le vin y sont inconnus; du riz, de la farine de manioc avec le *maté* (2) forment le complément de la viande ainsi préparée.

---

(1) *Loc. cit.*, p. 449.

(2) Pour ceux de mes lecteurs qui ne seraient pas fils, petits-fils ou neveux d'Américains j'expliquerai que le *maté* est aux réunions de famille dans l'Argentine et l'Uruguay, ce qu'est le thé en Angleterre, le chocolat en Espagne, la confiture de roses eu Orient. On le sert dans une sorte de petite calebasse ouvragée où plonge un tube d'argent, la *bombilla*. Le moment venu de servir, la maîtresse de maison jette

« Les Indiens menacent-ils d'enlever les troupeaux? Les pasteurs font le coup de feu et défendent de leur mieux leurs biens et leur vie. Beaucoup ont péri dans ces luttes, d'autres ont été enlevés et forcés de mener la vie de leurs sauvages vainqueurs. Nous avons connu un Basque qui, enfant encore, avait été enlevé avec ses parents. Il vécut deux ans avec les Indiens, endurant des privations de toutes sortes, et fut délivré enfin par un hasard providentiel. »

Le type du pionnier de la pampa, celui dont Indiens et Gauchos gardent le plus vivant souvenir, fut Pierre Luro, originaire de Gamarthe, en Basse-Navarre.

Après ses premiers débuts dans un *saladero*, Luro achète, avec ses économies, 200 hectares de terre dans la grande prairie, et un petit troupeau. Les soins de son champ et de ses brebis ne suffisent pas à son activité. Alors, par manière de passe-temps, il plante des arbres. Derrière la haie vive, un riche propriétaire voisin l'observe. On cause, et l'opulent *vecino*, pris d'amitié pour cet actif et ardent jeune homme, lui propose de planter aussi des arbres dans son *estancia*, à lui, à raison de 1 franc par arbre à la fin du bail. Mais, le terme venu, une telle quantité d'arbres recouvre le champ que leur valeur est supérieure à celle du terrain, et le riche *vecino* aime mieux abandonner à Luro les 7,500 hectares qu'il vient de boiser, plutôt que de lui payer ses arbres.

Devenu grand propriétaire, Pierre Luro rassemble autour de lui une équipe de Basques et de Gauchos. Quand le travail des champs est raflé par ses travailleurs d'élite, maître de maison et ouvriers partent à cheval pour la prairie indienne: ils font des «contre razzias» chez leurs sauvages voisins et reviennent, poussant devant eux le bétail conquis. Chemin faisant, Luro, toujours au guet, note les terres favorables, les points de la côte qui se prêteront mieux au débouché des moissons. Aussi quand le gouvernement, vingt ans plus tard, mettra en vente des millions d'hectares dans la pampa, Luro se hâtera d'acheter, dans les parages qu'il connaît, 500,000 hectares, soit 200 lieues de terrain, à 2,000

---

dans le coco une ou deux cuillerées de *maté* sous la forme d'une poussière verdâtre. Là-dessus elle verse une petite coulée d'eau tiède, et présente le tout sur un *pañó* finement dentelé à la personne la plus honorable de l'assistance. Dès qu'un certain *grou-grou* discret annonce que tout le contenu a été aspiré par le calumet d'argent, le coco est remis à la *señora* qui l'emplit de nouveau et le remet à une autre visiteuse.

Les Américaines trop civilisées du vieux monde ajoutent une cuillerée de sucre. D'autres même remplacent l'eau par du lait. Mais j'ai toujours eu idée qu'en se permettant ces petites douceurs, elles sacrifiaient inconsciemment la noble et sévère tradition de race à je ne sais quelle faiblesse européenne et gourmande...

francs la lieue. Or; aujourd'hui, une seule de ces 200 lieues, restées ne la possession de la famille Luro, vaut les 400,000 francs que l'intelligent acheteur paya, en 1879, pour la totalité.

Suivant les besoins, Luro se fait contrebandier, chasseur de la prairie, ingénieur et constructeur. Un jour, conduisant par la pampa, avec quelques Basques, cinq mille têtes de bétail, il est attaqué par les Indiens qui lui enlèvent son troupeau et lui tuent plusieurs hommes. Il se sauve comme par miracle.

Les marchandises qu'il fait venir de Buenos-Ayres lui coûtent fort cher. Il va à la capitale, achète des vaisseaux, les charge de denrées et, rasant les cotes, remontant les fleuves, les passe en contrebande, aborde à l'un de ses hangars du littoral. Pour débarquer son chargement, il lui faut un wharf: qu'à cela ne tienne. Il remplit de pierres un long vieux bateau, le noie à demi, et le wharf est construit.

M. Zubiaure, le vrai type du gauchito argentin disait: «Dans le pays, il n'y a que deux gauchos: moi et le Basque Luro.»

Les fils de ce Basque-gauchito ont tous occupé des situations importantes. L'aîné a été président de la Chambre des députés de la province de Buenos-Ayres; le second, gouverneur de la pampa, que son père avait conquise; le troisième est député et président de la Commission des finances: les plus jeunes dirigent les affaires de la famille.

Eu ces dernières années l'émigration au Canada a pris une nouvelle extension. Dans l'ancienne colonie française l'agriculture s'est beaucoup développée, grâce au défrichement, des forêts sur les bords du St-Laurent et la mise en exploitation des immenses terres arables des plaines de l'Ouest: Manitoba, Saskatchewan, Alberta et Colombie britannique.

En 1885, quand le grand chemin de fer du Pacifique a été terminé. le gouvernement fédéral canadien a accordé aux colons de larges concessions gratuites dans toute la région du Nord-Ouest. Mis tout à coup en présence d'un champ presque illimité ouvert à leur initiative, les premiers laboureurs qui s'établirent dans le Manitoba et l'Alberta semèrent du blé à profusion. Bientôt la moisson leva, débordante. Dans l'affolement de la tâche excessive les nouveaux colons appelèrent à grands cris du renfort pour les gigantesques récoltes.

Mais tel fut leur empressement à enrôler ces auxiliaires étrangers qu'ils ne prirent pas garde à la qualité et se soucièrent uniquement du nombre. Or qu'arriva-t-il? L'Angleterre et les Etats-Unis déversèrent sur le Canada l'écume de leurs désœuvrés, voire même de leurs repris de justice. Des Sociétés philanthropiques peu scrupuleuses, comme *l'Armée du Salut et la Church Army*, inondèrent les régions de l'Ouest d'individus

tarés. Cette dernière Association ne s'est-elle pas vantée, en 1906, d'avoir «envoyé de la misère du pays à la prospérité du Canada» 3,000 anciens prisonniers, vagabonds, ivrognes et apaches! (1).

De leur côté les grandes Compagnies transatlantiques anglaises stimulèrent le zèle de leurs agences européennes d'émigration. On sait qu'elles trouvent leur avantage à ces transports. «Les Compagnies maritimes, dit M. Arnould, après s'être déchargées dans le vieux monde des nombreux produits d'exportation du Canada (bois, pulpe, produits alimentaires) ont besoin de se lester au retour et elles ne trouvent rien de plus avantageux, au dire des compétents, que ce *fret humain* qui paie et qu'elles nourrissent au plus juste; de sorte que, malgré des prix très bas, elles réalisent encore sur lui de beaux bénéfices, d'autant plus qu'elles jouissent en outre du privilège des primes officielles.»

Les Canadiens de race, ceux surtout de la vieille province française de Québec, ne tardèrent pas à comprendre l'imprudence de cette méthode et le danger qu'elle faisait courir à leur nationalité. A bref délai c'était la ruine de la minorité française, noyée sous cette pacifique mais bourbeuse inondation anglo-saxonne. Du tiers de la population totale qu'elle représentait en 1901 elle avait fléchi à 2 p. 100 en 1906.

De plus, les colons se plaignaient de la médiocre qualité du travail produit par les nouveaux arrivés. Comment, en effet, de mauvais chemineaux feraient-ils de bons moissonneurs? Au contraire, les émigrés français, appartenant surtout aux régions agricoles, fournissaient un travail consciencieux et exercé.

Sous l'influence de ces plaintes et de ces terreurs il se créa, dans la province de Québec surtout, un parti *nationaliste* qui ne se contenta pas d'enrayer le mouvement d'immigration anglo-saxonne mais fit entendre ses appels à l'ancienne mère patrie. La Nouvelle-France demandait des paysans français.

Plusieurs Associations, notamment la *Société de colonisation de Montréal*, entreprirent d'organiser l'immigration française selon les sûres méthodes modernes. Le Commissariat général du Canada à Paris étendit ses réclames jusqu'aux coins les plus reculés des campagnes de France.

---

(1) Leurs ARNOULD. *La politique canadienne d'émigration française*. Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1908. Article fort intéressant et bien documenté, où l'ancien recteur de l'Université d'Angers a fixé les impressions recueillies pendant ses deux années de professorat à l'Université Laval de Montréal. Nous devons à cette remarquable étude une bonne partie des renseignements qui vont suivre. Le reste nous a été fourni de vive voix et par correspondance par M. le D'Brissson, président de la *Société de Colonisation de Montréal*, voyageant en France l'hiver dernier, et par M. Arthur Geoffron, agent officiel du gouvernement canadien à Paris.

Enfin, en octobre dernier, le gouvernement canadien a nommé agent officiel d'immigration, à Paris, M. Arthur Geoffrion. Ce jeune avocat montréalais a entrepris aussitôt un voyage d'études et de conférences à travers nos provinces en débutant par le Pays basque.

Les Basques, en effet, ont été des premiers à répondre aux invitations des colons canadiens. La route de la Nouvelle-France leur était familière. Leurs ancêtres n'avaient-ils pas été les premiers à établir des relations entre les ports de notre littoral et les rives du Saint-Laurent? (1). Leurs pêcheurs de morue ne sillonnent-ils pas aujourd'hui encore ces parages? Les premiers d'entre eux qui se sont fixés sur ces terres sont entrés au service de riches fermiers dans l'espoir de réunir peu à peu de quoi cultiver un lopin de terre à soi, en mettant de côté leur forte paye pendant quelques années de dur labeur.

Voici les impressions qu'un de ces pionniers euskariens communiquait récemment aux siens dans un basque savoureux :

«1907, Abendoaren hemeretziaren egina.

» ANAI MAITIA,

» Negu minean sarthuak gituk. Haize hotz, horma, elhur, badiuk orotarik.

» Ez haatik nik uste bezembat oraino. *Alberta* eta *Colombiako* hegala hau bere heinean epelchagoa omen duk. Balitz, ere den baino hotzagoa, ez nitek bertzela beldurrik: soineko beroekin zabilak hemen jendea, nor nahi izan dadin. Oinetan, cautchuzko zapeta lodi batzu, barnetik ilearekilakoak; buruan lenazko estalgi bat edo biga, kaskoa, beharriak, lephoa, kokotsa dauzkatena; larruzko mapulisa; eskuak ere ilez eta larruz gorderik. Hoinbertze puskarekin dantza jauzietako ez ginintazkek hambat; laneko aldiz bagituk doidoia.

» Nola, dakikan bezala, oihanen erdian bizi bainiz, su ederrik ere ikusten diat. Zerbeit duk, hori ere, suaren *ikhustea*: bihotza berotzen daik.

» Hastapeneko lagun berekin nagok: lau Angles, hiru Nortamerikano, bi Indio, Finlandes bat, gaitza eta Chino kurlo bat, debruak berekin ditiena. Oro anglesez mintzo. Bahaki nihaurek ere zoin poliki

---

(1) Voyez notre premier article dans la Revue de novembre 1907, p. 613.



murdukatzen hasia duan! Frantzes bakharra nuk orainokoan. Ene izen eskualduna hortzen artean ezin chehatuz, arabez, bethi erraiten zaitaie *Franchich*: hunat, *Franchich* harat!

» Batzu arbola mozten ari gituk, bertzeak heien eremaiten segerialat. Hamabi libera emaiten zaiztaian hastapenean nausiak eguneko, eta jana. Hogoi ta lau orenetarik zortzi edo bederatzi laneko: bethi arizan behar haatik ephe hortan, erran nahi deat egin ahala eta ichilik. *Eskual-herrian* lakhet diuk zombait elhe ala irri artetan, baratzea ere ba noiztenka zigarreta baten estakuruan; hemen, *Manech*, ez diat bada uste holakorik haizu den!

» Jan nasaia, bainan ditaken higingarriena, dena sukria delakotz. Oraino ezin jarriz nagok! Anglesek gatzaren orde bethi sukria die. Lur-sagarrak berak sukriarekin emaiten zaizkuie! Ez dik iduri dakitela badenetz ere biperrik. Zioie sukria azkar dela barnearentzat: ez nian oraino holakorik entzun.

» Janaz bertzalde nausiak emaiten ere zaukuk atherbia. Aditu duk? Atherbia, atherbia bakharririk. Hola zioik gure Anglesak. Hortakotz taularen gainean etzan nuk zombait egunez, ez baita batere gocho. Orai, baitiat erosiak estalgi batzu, azpiko eta gaineko, baitut heien beharra, gure taulazko etchearen arteketarik chichtuz haize hotza sartzen ari zaukulakotz.

» Bainan igandeak dituk hemen hitsak! Hirichka baten aldean girelarik, ban ez izaki elizarik: elizarik hurbilena hiruetan hogoi ta hamar kilometretan aurkhitzen. Harma harturik, bagoazik denak ihizirat. Hiltzen diagu zer nahi chori mota; hemen ez denik ez bide duk. Akhitu girelarik, ira kurtzen, izkiribatzen bargaudek, ez girenean joaiten hirirat. Gogotik bazeramaiat, burutik buru, hitzemaiten deat, igande guziez igortzen dautakan *Eskualdun Ona*, nahiz hunarat, orduko bere berriñoak irinducheak dituen. Ah! muthikoa, sor-herriko orhoitzapenek atsegin zera-kharkuie zokho hotan!

» Holako berriak, to, hemen. Ikhusten dukan bezala, ez arras onak, ez gaichtoak. Bienarte. Eta hor? Zer diozie Frantzia chokho hortan? Ni baratzen bainiz orai (badeat erranik ere zerbeit!) hire aldi: igor laster dazkikanak. Eta izan ontsa. Goraintzi etchekoer; ez ditela errangura nitaz!(1).»

---

(1) Cette lettre a été publiée naguère dans le journal *Eskualdun Ona*. M. le D'Brison, directeur de la Société de colonisation de Montréal, à qui nous l'avons traduite, nous a fait à sou sujet les réflexions suivantes: «Quoique votre forestier basque se soit eu somme assez bien débrouillé, il a dû manquer de direction au début, car il lui eût été beaucoup plus simple, plus économique surtout, de chercher le même travail

Assurément cette lettre n'accuse pas une organisation méthodique de l'immigration euskarienne comme elle serait à désirer. Dans toute tentative nouvelle il faut des éclaireurs et des postes détachés. Pourtant on peut espérer que, ces premières expériences faites, les émigrants basques canadiens arriveront à se grouper en agglomérations homogènes dans ces terres généreuses. Mais sur quel point?

L'Ouest leur offre l'avantage de la concession *gratuite* et du soi prêt à la culture: mais le milieu anglais contrariera fortement leur esprit de corps et leur invincible orgueil national: les écoles neutres et la rareté des prêtres catholiques les laisseront, au point de vue religieux, presque dans l'abandon moral dont ils souffraient dans la pampa argentine. Par ailleurs les provinces françaises de l'Est ont des églises et des prêtres parlant la langue qu'on apprenait aux écoles des villages basques; mais les concessions ne sont pas absolument gratuites et elles consistent en âpres terrains à défricher: avant que le blé y lève il faudra livrer une lutte lassante contre les souches séculaires de la forêt. Il est vrai que la peine porte sa récompense; les arbres abattus fournissent de bons matériaux de construction: pendant les longs mois d'hiver le bois de chauffage est à portée de main. Certaines essences sont rémunératrices: l'épinette et le sapin donnent la pulpe qui sert à la fabrication du papier; l'érable épanche sa sève sucrée; les sous-bois sont tapissés de myrtilles dont on cueille, pour les vendre, les savoureuses baies.

Ajoutons que la Nouvelle-France offre à nos laboureurs émigrants tous les avantages d'une méthode de colonisation parfaitement organisée, à l'américaine. «Les systèmes de *groupes paroissiaux*, nous écrit le D<sup>r</sup> Brisson, sont comme les cellules de notre organisme social au Canada. Ils ont produit de si excellents résultats que personne ne songerait à les remplacer par une autre méthode. Rien n'égale, chez nous, la résistance de ces groupes à toute assimilation ou fusion étrangère. Dans certaines parties de notre pays, notamment dans l'Est des Provinces de Québec et d'Ontario, comme dans quelques régions du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, ces groupements catholiques sont

---

dans l'est du Canada, en descendant au port de Québec ou de Montréal, c'est-à-dire à 4 ou 5.000 kilomètres en deçà de l'endroit où il s'est enfoncé. Là il se serait trouvé parmi des canadiens-français et en pays catholique, tout en se délectant de la cuisine française que préparent dans ces chantiers des cuisiniers authentiques de la Vieille-France. Enfin, s'il l'eût voulu, il aurait pu prendre une concession de terre arable sur le lieu même de l'exploitation forestière ou dans le voisinage immédiat. Bref, l'expérience est à reprendre, mais dans l'Est : et cette fois je répondrais du succès.»

devenus un véritable instrument de conquête terrienne sur les autres races.»

Par ailleurs les Canadiens-Français ont discerné aussitôt les rares aptitudes des Basques pour la colonisation. En décembre dernier une conférence organisée par une Société Montréalaise sur *Le Pays basque* intéressa vivement l'auditoire et détermina M. le D<sup>r</sup> Brisson à entreprendre un voyage d'études en *Euskal-Herria* dans le but de tenter une diversion vers le Canada, du courant. migrateur qui emporte les Basques vers l'Amérique latine (1). De son côté M. Mayer, consul de la République Argentine à Montréal, fit connaître au Directeur de la *Société de colonisation* de cette ville les méthodes en usage chez lui pour attirer les Euskariens dans son pays.

Quoi qu'il en soit, les Basques-français rencontreront toujours au Canada certains avantages fort appréciables. Là ils retrouveront deux choses que les autres pays ne leur donnent pas: la sympathie du nom français et le culte ou du moins le respect de la religion. Tout ce qui vient de France y est reçu avec une naïve faveur. Un Canadien disait à un missionnaire qui nous a rapporté le mot: «Ma langue ne sait pas bien prononcer vos phrases *mais mon cœur parle français*». Aussi voyons-nous sans tristesse partir, aux premiers jours d'avril, vers l'ancienne terre française, ces groupes de montagnards qui pour être de fiers petits Basques n'en sont pas moins de bons petits Français (2).

Concluons-nous de tout cela que les Basques doivent désertir le vieux pays pour aller servir magnifiquement les nations grandissantes du Nouveau-Monde? Dieu nous garde d'un conseil aussi exécrable! Non. Dans un peuple stable et organisé en familles souches l'émigration *au dehors* ne doit être qu'un mouvement modéré et normal, un petit courant régulier qui n'épuise jamais les réserves intérieures de la source. Pour

---

(1) Le conférencier était une jeune fille: M<sup>lle</sup> Elichabe, de Larrau eu Soule.

(2) Je ne dis rien de la population basque des îles Saint-Pierre et Miquelon, ces pêcheurs n'étaient pas des émigrants proprement dits, puisqu'ils retournent pour la plupart au pays après la saison de la morue. Il y a néanmoins là-bas un clergé basque soumis à la juridiction de Mgr Légasse, protonotaire apostolique, ancien vicaire de la cathédrale de Bayonne. Dans l'article déjà cité, M. Arnould raconte une malheureuse aventure dont ces pauvres marins ont été victimes. Il y a deux ans, découragés de la disette du poisson dans leurs parages, ils s'abattirent soudainement, au nombre de 3,000 sur le Canada et s'entassèrent dans la ville de Montréal. «Ce fut un coup de tête et non une émigration comme elle doit se faire aujourd'hui, selon les rationnelles et sûres méthodes modernes... Il fallut plusieurs mois d'efforts zélés à notre nouveau consul général, M. Henri Dallemagne et à ses collaborateurs pour trouver des places à quelques-uns des Saint-Pierrais au Canada et pour en rapatrier le plus grand nombre.»

le peuple basque l'émigration ne sera jamais qu'un pis aller et nous devons consacrer toutes nos énergies à la restreindre, à fixer au sol natal, selon le vœu de Pie X, tous ces terriens fatigués de la terre (1).

Mais il n'en est pas moins vrai que forcément, en vertu de l'inquiétude atavique, de la constitution de la famille, des habitudes prises, un certain courant, plus ou moins considérable, continuera d'entraîner vers «les Amériques» une partie de notre aventureuse jeunesse. C'est ce courant-là que nous voudrions diriger vers les terres les plus profitables. «Il ne s'agit nullement, dit M. Arnould, de depeupler et de vider notre beau pays, mais de canaliser, dans la direction du Saint Laurent, les mêmes courants d'émigration qui s'en échappent par différentes ouvertures pour se disséminer et se perdre.»

Ainsi, de toutes nos forces, nous voudrions crier à nos compatriotes, en les modifiant dans notre sens, les beaux vers bien connus:

Toki onak badira Kanada aldean,  
Bainan bihotzak dio: Gauden sor-lekhuan!

### III. — LA PART-A-DIEU.

Bans le Pays basque il est passé de proverbe que «les Américains laissent leur religion aux Amériques». Il serait plus juste de dire qu'en partant pour les Amériques ils laissent au village natal.

Evidemment nous n'entendons pas englober sous ce grief tous les émigrants revenus au vieux pays. En signalant ici l'indifférence religieuse de l'ensemble, nous devons reconnaître que bon nombre de nos Américains se font au contraire, les soutiens des œuvres catholiques de leur village. Nous pourrions en citer plusieurs qui ont pris entièrement à leur charge de relever une église ou de bâtir une école. Beaucoup demeurent fidèles, même par delà les mers, à la religieuse coutume de faire dire des messes pour leurs morts sous le clocher natal.

Au moment même où s'imprimaient ces pages nous apprenions qu'un pauvre berger basque du Far-west, en Californie, ayant lu dans un journal l'appel récemment lancé par Mgr l'Évêque de Bayonne en

---

(1) Le Saint-Père interrogé par le *Comité des Fêtes* de son jubilé sacerdotal en 1908, sur ses vœux et ses désirs en cette circonstance a demandé avec instances que l'on créât des œuvres aptes à diminuer l'émigration et à fixer les populations au sol natal en leur facilitant la propriété d'un coin de terre. Cf. *Il Giubileo sacerdotale del Som. Pont. Pio X*, bulletin mensuel publié à Rome pendant l'année jubilaire.

faveur des Séminaires, avait envoyé aussitôt un billet de cent francs, — toutes ses pauvres économies. Quelques jours après c'était M. Goytino, de Cambo, un des plus riches propriétaires de Los Angeles; qui se présentait à l'Évêché de Bayonne, porteur d'un magnifique anneau pastoral que lui et ses compatriotes des bords du Pacifique offraient à S.G, Mgr Gieure. Sur ce bijou, fabriqué tout exprès à San Francisco avec l'or, les topazes et les améthystes des sables de la Californie, on lisait cette inscription: «Les Basques de la Californie à l'Évêque des Basques». On voit donc que tous les Américains ne mentent pas à la vieille devise: *Eskualdun, Fededun*: qui dit Basque dit Croyant.

Mais il n'en reste pas moins vrai que beaucoup de Basques, obéissent singulièrement à cet étrange phénomène qu'on a observé souvent dans maintes populations très religieuses. Admirablement chrétiennes tant qu'elles demeurent dans le cadre de leurs traditions et de leurs paysages, elles semblent devenir indifférentes dès que ne les couvre plus l'ombre de leur clocher. A l'exemple des soldats basques ou bretons, qui ne vont pas aux pâques pour ne pas se confesser en français, les paysans de notre beau pays de foi vécurent là-bas sans religion, faute d'églises et de missionnaires

Seulement en 1857, débarquèrent dans l'Argentine, venus sur la demande de l'évêque de Buenos-Ayres, quatre pauvres prêtres souletins ou navarraï, d'une petite congrégation que venait de fonder, en Béarn, un saint prêtre, Michel Garicoïts.

Le chef de la petite équipe était un vénérable vieillard de soixante-quatre ans, originaire de Barcus, en Soule: le P. Guimon. C'était un apôtre fameux dans le pays basque. On l'avait vu se flageller jusqu'au sang pour toucher les pécheurs qu'il poursuivait en diligence, à la chasse, au jeu, — comme François-Xavier. A peine débarqué, il se mit à courir après ses Basques. «J'ai cru qu'une fois en possession de la clef des champs, écrivait son compagnon de missions, le P. Harbustan, il allait m'entraîner jusqu'au fond de la Patagonie; s'il n'en a pas été ainsi, il n'a pas été de sa faute (1). »Devant l'immensité de l'œuvre, le vieux missionnaire ne pouvait contenir son ardeur: c'étaient des demandes incessantes d'augmentation des pouvoirs, pour évangéliser treize provinces du Sud où les Basques étaient nombreux. Il voulait à la fois une église, une résidence, un collège, un clergé indigène d'émigrants sachant la langue du vieux pays, des écoles et d'autres

(1) R. P. Bastide Bourdenne, *Vie et Lettres du R. P. Michel Garicoïts*, p. 175. Toulouse, Privat, 1889.

missionnaires, surtout des missionnaires. «Oh! si les prêtres basques étaient témoins de ce que nous voyons, ils viendraient nombreux à notre secours... Il y a vingt mille Basques; nous en avons sauvé six mille.» Et lui qui, recevant à soixante-quatre ans, l'ordre de s'embarquer pour l'Amérique avait prosterné ses cheveux blancs sur le sol de France, et l'avait embrassé en pleurant: «Bétharram, Bétharram, il faut donc te quitter!» maintenant il cherchait à arracher au pays natal ses meilleurs ouvriers pour les employer à de plus grandes misères. Tous les dimanches, il allait à San José de Flores où ses compatriotes étaient en grand nombre. Les PP. Harbustan, Sardoy et Larrouy l'aidaient dans sa tâche et s'employaient à l'installation, d'abord pénible, de la petite communauté. Pas un ne devait revoir la France. Ils moururent là-bas, «dévoués et effacés,» suivant le mot d'ordre du P. Garicoïts.

Par un dernier rapprochement avec son compatriote de sang, Saint François-Xavier, le P. Guimon mourut au moment où son général et son ami, — un Basque aussi, comme Ignace de Loyola, le supérieur de François-Xavier, — le rappelait auprès de lui. Et la vie du pauvre apôtre de l'Argentine s'achève sur cette phrase, qui achèverait justement celle du grand apôtre des Indes: «Le vaisseau qui devait le rendre à sa patrie n'apportait que la nouvelle de sa fin prématurée (1).»

Hormis les quelques milliers de Basques que purent atteindre le P. Guimon et ses collaborateurs, toute la première génération de nos émigrants a donc vécu dans les *saladeros* ou les grandes fermes sans les consolations de la foi, peut-être même sans les suprêmes secours de l'agonie. Je veux bien que la plupart de ces infortunes aient conservé au plus intime de l'âme la croyance profonde en la religion de leur enfance, mais, chez un grand nombre, l'âpre lutte pour la vie et le souci des intérêts matériels étouffèrent «la vieille chanson».

Aujourd'hui, de ce chef encore, les conditions ont changé.

Avec l'amélioration matérielle est venu aussi le progrès moral, en supprimant d'abord les hideuses promiscuités des quartiers miséreux, puis peut être, les tentations sinistres que suggère la faim. Comme les secours qui visent les corps, les secours spirituels se sont organisés par la fondation d'écoles, d'orphelinats, d'églises: les missionnaires sont venus plus nombreux. Après leurs débuts difficiles, les Bétharramites sont arrivés à construire un grand collège à Buenos-Ayres, avec des fonds fournis par un généreux émigré basque, M. Idiart. Les Jésuites

---

(1) R.P. Bastide Bourdenne, *op. cit.*, p. 183.

espagnols établis à Buenos-Ayres et Montévidéo, les Bénédictins basques français de Vitoria ont organisé les missions de campagne. Il y a quelque quinze ans, un prêtre bas-navarrais, le R.P. Arbelbide, organisa en vue des missions basques d'Amérique la Congrégation des prêtres du Sacré-Cœur de Hasparren. Il ouvrit à Mauléon un petit et un grand noviciat qui prospérèrent très rapidement. De 1893 à 1895, la nouvelle institution n'eut jamais moins de vingt-cinq à trente petits Navarrais et Souletins dans ses deux noviciats. Des terres furent offertes, en Amérique, et il y eut quelques envois de missionnaires.

De son côté la *Euskal-Echea*, de Buenos-Ayres, a entrepris d'organiser à l'égal de ses autres institutions l'œuvre des missions de campagne parmi les agglomérations euskariennes de la pampa, et pour ce ministère elle vient de s'assurer le concours des RR. PP. Capucins de Guipuzcoa et de Navarre. Par ailleurs elle s'est acquis le concours des dévouées *Servants de Marie*, d'Anglet pour l'instruction religieuse des Enfants. Enfin les Dames de la *Comisión de señoras* portent la bonne parole dans les foyers pauvres et au chevet des malades.

Sans doute c'est encore là peu de chose si on envisage le nombre des familles abandonnées dans la grande Prairie, et si l'on songe que tous ces *déracinés* étaient, dans leur pays natal, des chrétiens aimant leur religion, aimant leur vieux clocher.

Comme la parole d'un prêtre basque arrivant dans ces deserts toucherait ces âmes, demeurées si croyantes dans le fond! Hélas, c'est bien le cas de répéter la parole attristée du Maître: *Messis enim multa, operarii autem pauci... Rogate dominum messis ut mittat operarios in vineam suam...*

(*La fin prochainement*)

PIERRE LHANDÉ.